

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

Académie nationale de musique. — *Le Cid*, opéra en quatre actes et dix tableaux, de MM. A. d'Énery, Louis Gallet et Edouard Blau, d'après Guilhem de Castro et Pierre Corneille, musique de M. Jules Massenet.

On l'a déjà pressenti hier, par l'article qu'a publié, ici même, Thomas Grimm, le *Cid* est un immense succès pour Massenet; mais, ce qui est bien plus important, — et ce que la soirée de *première* a prouvé surabondamment, — c'est que le *Cid* est un triomphe pour l'école française.

Cela demande une explication. Je la donne : on n'est pas sans savoir, par les concerts dominicaux de Colonne et de Lamoureux, que le public actuel se divise en deux camps absolument tranchés : une portion qui demande à la musique, art cependant essentiellement idéal, d'être purement scientifique, c'est-à-dire à la portée de quelques initiés, de la race des forts en algèbre; et une portion, — la plus nombreuse et la plus française par tempérament, — à qui il suffit que la musique exprime, dans le langage des sons, les passions vraies et tangibles du caractère humain; cette dernière portion estimant que le champ est bien assez vaste ainsi, et que l'artiste qui le cultive a de quoi y tracer le sillon profond qui fait les bonnes semences.

Eh bien, cette portion du public, la vraie, celle qui subit, heureuse de les subir, les impressions du moment, lesquelles chauffent et réchauffent l'âme et font les grandes passions et les grands enthousiasmes, a acclamé le *Cid* et a vibré nerveusement à l'audition de ces mélodies superbes, passionnées qui vont droit au but et disent crânement ce qu'elles veulent dire.

La question est donc tranchée et la grande notoriété qui s'attache au nom de Massenet aura pour résultat de faire faire un pas de géant à la question musicale.

Soyez convaincus qu'à partir de ce jour, d'une façon avérée ou autre, nos compositeurs, écrivant pour le théâtre, s'appliqueront à *faire scénique*, en dehors de toute espèce de parti pris d'école, et donneront au public maître des satisfactions qu'il exige, à savoir la vérité dans le drame et l'humanité dans la passion.

Voilà pourquoi je disais, en commençant, que le triomphe de Massenet était, en même temps, celui de l'école française, qui ne saurait vivre que de clarté et de franche lumière.

Sans doute, en Allemagne, il y a eu un génie gigantesque : Wagner; mais il n'est gigantesque que parce qu'il a su conserver sa nationalité, comme Shakespeare et Hugo sont gigantesques, parce qu'ils ont su rester, l'un Anglais, l'autre Français.

Ceux de nos Français qui veulent chausser les formidables bottes de l'Allemand Wagner me font sourire. Commencez par avoir du génie, leur dirais-je volontiers, et si vous avez le bonheur d'en posséder, tâchez de le conserver français.

Un tien vaut, se dit-on, mieux que deux tu l'auras.

Donc Massenet, ayant à traiter un pur drame (M. Escoffier l'a démontré hier), a écrit une partition dramatique qui serre de près l'action et ne s'attarde pas aux développements superflus-coquettieux dont abusent nos messieurs musicastres de l'école

escriptive. Il a fait de Rodrigue un mâle, de Chimène une héroïne passionnée et tragique. En un mot, il a fait ce qu'il fallait faire.

En vérité, je vous le dis, le *Cid* est une œuvre de bon sens.

Que, s'il me faut entrer dans l'analyse, forcément pâle, d'une partition qui est la vie même, les pages à citer de superbe envolée vont se presser sous ma plume.

Le duo de Chimène et de l'infante au premier acte est une véritable caresse. Le choral de l'Épée a l'allure grandiose et solennelle des récitals si fréquents chez Haëndel ; mais combien il gagnerait à être chanté à un mouvement moins rapide, c'est-à-dire par un chanteur dont les puissants pectoraux pourraient en faire sonner la vaillance, ce qui n'est pas le cas de M. Jean de Reszké, l'interprète de Rodrigue.

Tout l'acte de la place de Burgos est une merveille. Avant le ballet, l'infante y chante un *Alléluia* qui est bien la chose la plus exquise qui soit tombée de la plume de Massenet, pourtant coutumière du fait. C'est une caresse idéale, accompagnée tout en rythme espagnol par l'orchestre, et qui, délicieusement interprétée par Mme Bosman, a marqué le premier des grands effets de la soirée, avec *bis* obligé.

Le ballet qui vient ensuite, radieux et ensoleillé, avec ses danses madrilènes, aragonaises, sévillanes, andalouses et castillanes, peuplé de castagnettes, de tambours de basque, de guitares et de tous les attributs chers à l'Espagne, est à lui seul un tableau musical qu'on dirait signé par Fortuny. Massenet a trouvé là des accouplements de timbres d'une sonorité étrange, dont l'originalité a la fantasmagorie d'un diorama sonore. C'est prodigieux de patte et l'orchestre de l'Opéra exécute ce ballet avec une virtuosité endiablée qui, du coup, lui restitue sa place de premier orchestre de l'Europe, qu'il semblait prendre à tâche de vouloir perdre depuis quelque temps.

Les stances de Rodrigue, celles de Chimène surtout, sont des pages de premier ordre où l'élévation des idées ne le cède qu'au charme mélodique dont elles sont parées.

Le grand duo d'amour marque le point culminant de la soirée. Il y a là d'irrésistibles accents d'une douceur idéale. C'est comme un rêve d'amour poignant et irréalisable. « Comme on reste ébloui de rayons disparus ! » dit le texte. — La divine langue que la musique, quand elle atteint de tels sommets !

A citer encore l'hymne à saint Jacques, page mystique d'un rare sentiment religieux avec son accompagnement de voix célestes et que M. Jean de Reszké chante du style le plus pur.

Bien des morceaux encore mériteraient d'être énumérés, mais qu'importe la quantité quand la qualité est partout ?

Un dernier mot : M. Massenet a traité avec un extraordinaire bonheur d'expression déclamatoire les grands mots et les grandes répliques de Corneille. Il a haussé ou baissé la note, selon les inflexions du vers tragique parlé, et il est arrivé ainsi à rendre en musique la vérité même, ce qui est un bien curieux tour de force.

L'interprétation du *Cid* est le plus souvent remarquable. Mme Fidès-Devriès a trouvé dans Chimène l'occasion d'une création hors ligne. Elle s'y montre tour à tour charmeuse et tendre, passionnée et dramatique jusqu'à l'emportement. Son succès colossal n'est qu'à peine à la hauteur des mérites déployés.

M. Jean de Reszké, un peu faible dans les passages de grande force, n'en reste pas moins un ravissant chanteur, artiste jusqu'au bout des ongles, et dont les intentions sont à ce point excellentes, qu'elles suppléent presque à tout, même quand les moyens vocaux semblent le plus faire défaut.

Edouard de Reszké, avec sa magnifique voix de basse, n'a qu'à chanter pour être acclamé. A citer encore Mme Bosman, MM. Plançon, Melchissédec, Balleroy et Lambert.

La mise en scène, les costumes brillants et colorés font pour les yeux ce que la musique fait pour les oreilles, — un ravissement.

La voilà, la vraie victoire artistique dont nous avons le droit d'être fiers, quand tous les journaux d'Europe en retentiront demain. LÉON ERST.